

Marseille: la guerre des nouveaux gangs

Par Laurent Chabrun, publié le 19/02/2009 14:14 - mis à jour le 19/02/2009 17:30

La violence se déchaîne entre des bandes de banlieue transformées en véritables organisations criminelles. Exemple dans la cité phocéenne, où, débordant le milieu traditionnel, elles s'affrontent pour contrôler le marché de la drogue. Et règlent leurs comptes au fusil d'assaut.

Entre béton et bitume, les fleurs, pourtant à demi fanées, posent une tache de couleur que la pluie ne parvient pas à effacer. Arrimées avec une méchante corde de chanvre autour du feu de signalisation, les roses en bouquet, les marguerites et les tulipes signalent, à l'évidence, un drame passé. Un accident de la circulation, pensent certainement les automobilistes qui empruntent le boulevard, encore baptisé chemin de Saint-Joseph-à-Sainte-Marthe, qui conduit du quartier Malpassé aux embranchements de l'autoroute A 7.



REUTERS/Jean-Paul Pelissier

A Marseille, la police a recensé une dizaine de cadavres issus de règlements de comptes sur fond de trafic de stupéfiants en 2008.

S'ils pouvaient stopper leur voiture et détailler les épitaphes, rédigées en lettres bien rondes et appliquées comme celles des écoliers, ils concluraient aussi que ceux dont on honore la mémoire ne devaient pas être bien vieux. "Sherman" ou "Habib", à qui leurs copains dédient une dernière pensée, étaient effectivement de jeunes hommes. Mais ils ne sont pas morts d'un excès de vitesse dans la descente du chemin de Saint-Joseph-à-Sainte-Marthe: ils y ont été abattus.

Il est un peu plus de minuit dans la nuit du lundi 26 au mardi 27 janvier. Dans leur 405 Peugeot, Sherman, Habib et les trois autres occupants de la voiture s'arrêtent prudemment au feu qui commande le carrefour situé sous la voie de chemin de fer.

Lire aussi [Corse: tempête sur la Brise](#)

Dans le rétroviseur, deux phares viennent de s'encadrer. La police, peut-être, s'inquiète le conducteur. Les cinq hommes, deux d'origine maghrébine et trois issus des communautés de gens du voyage sédentarisées dans différents camps de la ville, sont connus pour de petits délits.

Et, ce soir, ils cachent quelques centaines de grammes de "shit", du cannabis, qui pourraient leur

valoir des ennuis.

Mais les silhouettes qui bondissent ne sont pas des policiers, même si elles semblent armées. Aussitôt après avoir entouré le véhicule, les ombres ouvrent le feu. Une nuée de projectiles arrose les cinq passagers de la Peugeot.

Les enquêteurs relèveront une cinquantaine d'impacts dus à des tirs de kalachnikov et d'armes de poing de gros calibre. Le conducteur est criblé de 15 balles, et seuls deux des trois passagers assis à l'arrière parviennent, miraculeusement, à échapper à ce déluge de feu. Touchés chacun par une balle, l'un à la main et l'autre dans le dos, ils réussissent à s'extraire de la voiture avant d'escalader le talus de la voie de chemin de fer. Les trois autres sont morts.

Les policiers marseillais avaient déjà, en 2008, recensé dix autres cadavres issus de règlements de comptes sur fond de trafic de stupéfiants. Mais cet accès de violence n'est pas propre à la cité phocéenne. Près de 130 affaires identiques ont, en effet, été dénombrées en France en 2008, contre seulement 58 en 2007; un chiffre qui commence à flirter avec les records des années 1980, quand les équipes de "beaux voyous" se disputaient le marché de la prostitution, du jeu et de l'héroïne.

Mais, à la différence de cette époque héroïque, les cadavres qu'on relève sont désormais bien plus souvent ceux de jeunes issus des quartiers dits "sensibles" que ceux de voyous fichés au grand banditisme. Signe des temps, les morts n'appartiennent plus au milieu; ils viennent des banlieues...

Les parrains "historiques" ne peuvent plus faire régner l'ordre

"Nous assistons à une augmentation massive des violences crapuleuses", confirme Alain Bauer, criminologue et patron de l'Observatoire national de la délinquance (OND). Une violence principalement issue de la transformation des bandes des cités en de véritables gangs. De nouvelles organisations criminelles, dont les membres recourent, le plus souvent, à des braquages au produit réinvesti dans le trafic de stupéfiants. Les dernières statistiques de l'OND font ainsi apparaître une hausse des vols à main armée de 16,9% sur les douze derniers mois.

Evidemment, le pactole issu de l'économie souterraine des "quartiers" aiguise de multiples appétits. Les différends entre bandes deviennent, du coup, des conflits autrement plus complexes que de simples rivalités territoriales. "Une fusillade 'banale' peut cacher un règlement de comptes portant sur le contrôle de filières d'importation par go-fast, ces hors-bord surpuissants qui traversent la Méditerranée en quelques heures", remarque Etienne Apaire, patron de la Mission interministérielle de lutte contre la drogue et la toxicomanie.

Une manière de dire qu'avec les années les petits dealers de quartier ont pris de l'envergure et contrôlent désormais des organisations criminelles structurées ne reculant devant rien. Et, si Marseille compte toujours cinq ou six grands truands "historiques", ces parrains ne sont plus en mesure de faire régner l'ordre. "Ils composent avec les gangs des cités plus qu'ils ne les maîtrisent", assure un homme de la BAC (brigade anticriminalité).

Même constat pour ce magistrat selon lequel "le pouvoir criminel dans les grandes villes est en train de changer de mains et de passer des voyous à l'ancienne aux nouveaux caïds des banlieues". En abattant à Marseille, en 2006, Farid Berrahma, alias "le Rôtisseur", ainsi nommé parce qu'il avait l'habitude de brûler les cadavres de ses victimes dans leurs voitures, le milieu traditionnel corse avait mis le holà à la montée en puissance des quartiers. Cela n'a, de toute évidence, pas suffi.